

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** 10 (1977)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Gogol, l'Ukraine et le mouvement national ukrainien ai XIXe siècle  
**Autor:** Baudin, Antoine  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870949>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 05.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## GOGOL, L'UKRAINE ET LE MOUVEMENT NATIONAL UKRAINIEN AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE <sup>1</sup>

Saint-Pétersbourg, 1860

- Ma chère, que lis-tu donc ?
- Taras Chevtchenko.
- Ah, je sais, une de ces histoires petites-russes ! Ce Gogol, quelle âme ! C'est là que Taras tombe amoureux de Chevtchenka ? <sup>2</sup>

Considérés en tant que symboles, Gogol et Chevtchenko représentent deux termes d'un dilemme, d'une contradiction. Inhérent à ce stade de formation des nations modernes, ce dilemme s'exprime pourtant de manière exemplaire au travers des conditions historiques, sociales et politiques, culturelles et religieuses spécifiques de la Petite-Russie.

Ukraine ou Russie ? Posé ainsi, c'est là un choix fallacieux, puisqu'il implique des données précises que le fond mouvant des conditions ukrainiennes ne possède pas. Définir de telles données incombera à ces individus qui, en vagues successives, représentant des intérêts sociaux et des courants d'idées différents, animeront ce qu'il est convenu d'appeler le mouvement national ukrainien <sup>3</sup>.

De ces trois vagues essentielles, la première sera l'affaire d'une aristocratie terrienne prosaïquement soucieuse de voir ses droits, acquis au prix de l'assimilation, mieux garantis au sein de l'Empire. La seconde, liée au romantisme, procède d'une intelligentsia russifiée découvrant avec ravissement les vertus d'un patrimoine culturel dont le peuple est le dépositaire et le gardien. Ce n'est que très exceptionnellement qu'elle pose la question du droit à l'existence d'une culture, d'une langue, d'une nation ukrainienne. L'acuité du problème social se révélera à la troisième, qui débouche par ce biais sur une revendication véritablement nationale. Dès lors, un choix peut être envisagé.

Le serf Chevtchenko choisira la nation Ukraine (sa propre classe) contre l'Empire. *Panytch* (gentilhomme) de culture russe,

participant à la seconde vague, Gogol misera tout naturellement sur l'Empire, avec la province Petite-Russie.

Est-ce réellement un choix ? Et quelles en seraient les modalités et les nuances ? Quelle peut être dans ce débat la situation d'un Gogol, dont la stature d'écrivain fréquemment affiché comme image de marque d'une certaine Ukraine tend à masquer les multiples aspects de la réalité de tout un peuple ? La difficulté de répondre à ces questions reste à la mesure de la complexité même de la problématique ukrainienne, dont les éléments jouissent, on le sait, d'une incomparable diversité d'interprétations. Entre le point de vue polonais et ceux de Moscou, la place subsiste pour maintes nuances nationales, opposées socialement, politiquement ou religieusement. Dans ce contexte, la personnalité morale de Gogol autant que son œuvre ont pu fonctionner à divers niveaux dans le processus de définition du concept de culture, de nation ukrainienne, quelle qu'ait été d'ailleurs son attitude personnelle à ce propos. Nous nous bornerons ici à relever quelques aspects mal connus, parfois paradoxaux et contradictoires, d'une carrière et d'une œuvre littéraire qui sont autant d'indices d'une problématique trop souvent négligée.

Au sein de la noblesse ukrainienne des années 1800, la famille Gogol occupe une situation exemplaire à plus d'un titre, dans un contexte historique qui paraît devoir consacrer l'intégration définitive de la Petite-Russie à l'Empire.

Le siècle précédent a vu se développer une restructuration fondamentale de la société ukrainienne, sanctionnée notamment par la fixation des paysans à la glèbe et la constitution d'une aristocratie locale issue généralement de la *starchina* (élite militaire) cosaque. Habilement exploité par le pouvoir centralisateur de l'Empire, ce processus devait favoriser une assimilation qui passait par l'intégration économique, militaire et administrative de l'ancien *Hetmanat* \*.

L'assimilation culturelle a emprunté d'autres voies, dès l'Union de Pereïaslav (1654) : Kiev, dont le Collège (puis Académie) a alimenté Moscou en cadres intellectuels qui allaient contribuer à la formation d'une culture commune au détriment du développement spécifique de l'*Hetmanat*. Quant à la langue littéraire, caractérisée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle par l'apport plus ou moins important selon les genres de la langue populaire au fond slavon dans ses

---

\* *Hetmanat* : le domaine d'un *hetman*, chef élu des clans cosaques à l'époque de leur indépendance.

rédactions locales, elle devait être progressivement remplacée par le russe, lui-même en formation.

Ainsi, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Ukraine constitue une province dont la classe dirigeante, souvent d'origine cosaque mais en rupture avec ses traditions, a adopté l'ordre social et politique et, peu ou prou, la langue et la culture dominants. D'autre part, les mutations de la structure économique (démarrage de type pré-capitaliste dans le domaine agricole, puis industriel) entraînent une crise du système qui n'épargnera pas cette classe de propriétaires ukrainiens fraîchement confirmés dans leurs droits, les laissant souvent désarmés devant la concurrence de leurs collègues du Nord, la bureaucratie tsariste, ses impôts et sa vénalité, qui provoquent épisodiquement des réactions autonomistes.

Si le nom même de Gogol a des racines profondes dans l'histoire ukrainienne, l'authenticité des liens familiaux qui unissent Ostap Gogol, jadis Hetman de la rive droite du Dniepr, et le grand-père de notre écrivain, Afanasi Demianovitch, n'a qu'une importance secondaire. En prouvant sa descendance d'un dignitaire cosaque pourvu des droits de la *szlachta* (noblesse) polonaise, Afanasi s'est assuré une place parmi la noblesse de l'Empire (1792), à l'instar de milliers de ses semblables.

Maints éléments, dans le milieu familial du jeune Nikolaï, semblent en souligner le statut contradictoire, qu'il s'agisse du domaine économique ou culturel. Tels les rapports de dépendance entretenus par le maître de Vassilievka, Vassili Afanasievitch, vis-à-vis d'un puissant parent par alliance, l'homme d'Etat Trochtchinski, lui-même modèle de promotion sociale et d'intégration nationale autant que défenseur des intérêts de la noblesse ukrainienne et admirateur des traditions populaires: c'est pour son théâtre de Kibintsy, fréquenté par toute l'aristocratie locale, conservatrice et libérale, autonomiste et intégrationniste, que Vassili Afanasievitch compose ses comédies en langue ukrainienne, reprenant la tradition burlesque déjà exploitée par un Ivan Kotliarevski.

Vassilievka reste donc partagée entre deux systèmes culturels, à l'image de bien des *khutors* (fermes indépendantes, propriétés domaniales) de son importance. D'aucuns estiment que l'ukrainien y est communément parlé, sinon écrit<sup>4</sup>. Les traditions locales y sont vivantes, favorisées sans doute par la situation du domaine au centre d'un territoire historique (Gouvernement de Poltava) dont la composition sociale est également exceptionnelle, dans la mesure où les anciens « Cosaques libres » y sont en majorité, avec un statut relativement privilégié de « serfs d'Etat ».

Au moment de rejoindre ses premières classes à Poltava, Gogol est un garçon imprégné par le milieu culturel ukrainien, mais ouvert déjà à une culture aristocratique grande-russe. Désormais (nous sommes en 1819) il va être soumis, au travers de l'école, puis surtout du lycée, à une éducation exclusivement russe.

Le Gymnase d'Études Supérieures de Néjine devait, dans l'esprit de ses fondateurs, constituer pour la jeunesse ukrainienne un puissant instrument d'intégration, lui donnant accès à la culture russe et la stimulant au service de l'Empire. Et c'est bien ainsi qu'il agira sur le jeune Gogol, quelles que puissent être alors les manifestations de son intérêt pour la réalité ukrainienne<sup>5</sup>. Lui-même, dans une lettre à G. I. Vysotski (19 mars 1827) témoigne d'un état d'esprit général pour le moins condescendant à l'égard des intérêts « provinciaux » d'un de ses professeurs, I. G. Kouljinski, auteur de romans folkloriques et ukrainisant passionné.

Or cette période voit précisément apparaître les premiers fruits d'un mouvement intellectuel et scientifique actif à Kharkov surtout, où l'Université, fondée en 1805, regroupe une intelligentsia de culture russe, mais soucieuse de l'existence d'un problème ukrainien dépassant le cadre provincial. Son activité s'est polarisée autour de la langue, de l'histoire et des caractéristiques de l'Ukraine par rapport à ses voisins, y compris les Grands-Russes. A Kharkov, historiens, philologues et écrivains (dont P. Goulak-Artemovski et G. Kvitka-Osnovianenko) tenteront de définir leur identité nationale dans un esprit parfaitement loyaliste vis-à-vis de Pétersbourg. Dès 1816, plusieurs périodiques, dont le *Messenger Ukrainien* (1816-1819) et la *Revue Ukrainienne* (1824-1825), répandent les idées et les travaux du cercle de Kharkov.

En 1818 paraît la première grammaire ukrainienne, due au Russe A. Pavlovski, dont l'objectif est de « poser sur le papier l'ombre ténue d'un dialecte en voie de disparition », qui pourtant « constitue presque une langue authentique »<sup>6</sup>. Le problème alimentera une polémique tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Les défenseurs de l'ukrainien trouveront un argument de poids dans la valeur poétique et littéraire des chants populaires, dont un premier choix est publié en 1819 par un Ukrainien d'adoption, N. Tsertelev, suivi en 1827 par le premier recueil des *Chansons petites-russes* de M. Maksimovitch, par la suite ami de Gogol et qui, toute sa vie durant, va lutter dans une optique loyaliste pour la reconnaissance de la culture ukrainienne.

Si la première histoire « officielle » de l'Ukraine, due à la plume de D. Bantych-Kamenski (1822), procède du même loyalisme, la

mise en circulation, dans les années 1820, d'un manuscrit signé Koniski, archevêque de Biélorussie, et intitulé *Istoria Rousov, ili maloï Rossii* (Histoire des Ruthènes ou de la Petite-Russie) va jouer le rôle d'un puissant révélateur de la conscience nationale, tout en se trouvant au centre d'innombrables polémiques. Il s'agit en fait d'un pamphlet politique, dans lequel l'auteur se propose de dégager les fondements de l'idée nationale ukrainienne dans le passé et plaide pour une Ukraine autonome, seule héritière de la *Rous'* prémongole, opposée à la félonie d'une Pologne catholique et à la barbarie d'une Moscovie tatare. Son influence sera considérable sur au moins deux générations d'historiens et de poètes (de Pouchkine à Biéliniski, de Gogol aux membres de la Confrérie Cyrille et Méthode) <sup>7</sup>.

Pour l'instant, la perspective de « hauts-faits » au service de l'Etat, celle des fastes de la capitale feront que le départ de Gogol pour Pétersbourg sera celui d'un véritable provincial petit-russe. Sévère est la désillusion à son arrivée dans la capitale. La malencontreuse aventure de son premier essai littéraire, le poème hyperromantique *Hans Küchelgarten*, n'arrangera pas les choses. C'est alors que l'Ukraine va venir en aide à notre héros.

Dans ce sens, la situation à Pétersbourg lui est favorable, puisque, comme il l'écrit à sa mère le 30 avril 1829, en réclamant les comédies de son défunt père, « ce qui est petit-russe passionne ici tout le monde à tel point que je vais tenter de monter l'une d'elles ». C'est que l'évolution dans les esprits de l'idée nationale, la *narodnost'*, la redécouverte du passé kiévien, les débuts du mouvement romantique russe et les travaux des folkloristes ont mis peu à peu la Petite-Russie à l'honneur dans la littérature russe. L'idée que l'Ukraine, à la faveur de ses conditions géographique et historique, est destinée à devenir « l'expression la plus triomphante de l'esprit slave », trouve de plus en plus de partisans <sup>8</sup>.

Les écrivains originaires d'Ukraine n'ont pas le monopole de la thématique petite-russe (V. Narejny, O. Somov ou A. Pogorelski). D'autres, plus illustres, l'exploiteront avec bonheur. Pour un Ryleev, l'Ukraine est une contrée dont l'histoire, et en particulier celle de la Cosaquerie, peut être utilisée comme arme dans la lutte politique de son temps. Ses *Doumy* (1821-1823), puis ses fameux poèmes *Voïnarovski* et *Nalivaïko*, auront autant de retentissement parmi les libéraux russes qu'au sein du mouvement ukrainien <sup>9</sup>. L'Ukraine de Pouchkine n'est guère illustrée que dans son poème *Poltava* (1829), dont Mazeppa, figure fascinante pour maints écrivains romantiques, est le héros tragique et parfaitement négatif. On connaît cependant au poète l'intention d'écrire une histoire de l'Ukraine : voilà sans

doute l'influence de l'*Istoria Rousov*, dont Pouchkine ne retiendra que l'anti-polonisme, l'utilisant à bon escient après l'insurrection de novembre (1830). Il n'hésitera pas à exploiter contre les *Calomnieurs de la Russie* (1831) les luttes et les souffrances de l'Ukraine sous domination polonaise. Dans *L'anniversaire de Borodino* (1831), c'est bien « l'héritage de Bogdan [Khmielnitski] » qu'il réclame pour la Russie, exaltant en un curieux parallèle le tristement célèbre Paskiévitich, « pacificateur » de Varsovie<sup>10</sup>.

Dans le débat général sur la *narodnost'*, le processus d'exploitation de l'Ukraine en tant que matière première littéraire contribue à éclairer son passé et ses problèmes, mais constitue aussi un danger pour son développement spécifique. Les tentatives de récupération au profit des intérêts nationalistes russes ne manqueront pas au gré des circonstances.

On le voit, la conjoncture littéraire est on ne peut plus favorable au débutant Gogol. Ce n'est certes pas là simple opportunisme. Si, pour notre auteur, les années 1827-1828 ont été marquées par l'influence prépondérante du romantisme allemand de même que par une conception provinciale de la Petite-Russie, il n'en a pas moins entrepris de collecter diverses informations sur l'Ukraine populaire, réunies dans son *Livre fourre-tout*<sup>11</sup>. Parmi ses compatriotes, Gogol passe du reste pour un connaisseur « qui connaît la Petite-Russie comme les doigts de la main », écrira Orest Somov à Maksimovitch<sup>12</sup>. Qui plus est, il s'avoue lui-même incapable de décrire autre chose que ce qu'il connaît, même la Grande-Russie, qui lui reste fort lointaine (dans ce sens, Pétersbourg n'en fait pas partie). Faisant part à sa mère de son intention de s'établir en province, il déclare : « Dieu me garde d'aller en Russie. A mon sens, s'il me faut partir, ce ne peut être qu'en Petite-Russie... » (lettre du 30 avril 1830).

Sur ce point, une autre de ses missives se révèle particulièrement ambiguë. Gogol prie sa mère de veiller à la transcription exacte des mots ukrainiens dans les renseignements ethnographiques qu'elle lui transmet, car, dit-il, « si mon livre sort, ce sera dans une langue étrangère, il me faut donc d'autant plus d'exactitude pour ne pas défigurer par des appellations incorrectes la nomenclature propre de la nation » (lettre du 24 juillet 1829).

Il est certain pourtant que l'« esprit national », la *narodnost'* exprimée au travers de l'Ukraine des *Soirées du hameau* n'exclut en aucune façon la Russie au sens global, qui reste le point de référence

suprême de Gogol. De ce point de vue, plus d'un critique contemporain interprétera la parution des *Soirées* comme un véritable événement. Les éléments les plus conservateurs, pressentant un danger dans le développement séparé d'une culture ukrainienne, pourront, encore qu'hostiles par principe à l'aspect populaire de ses nouvelles, prendre Gogol à témoin. Les positions de ses partisans, dont certains de ses compatriotes, ne différeront guère sur ce point. Alors que Somov se contentait de s'exclamer : « Quelle mine à exploiter s'offre notre *narodnost'* », V. A. Ouchakov, lui aussi ami petit-russe de l'auteur, met en rapport les *Soirées* avec le mouvement littéraire ukrainien et son intégration à l'ensemble pan-russe. En rejetant l'objectif trop étroitement local des écrivains ukrainiens, qui est de « préserver les particularités de leur dialecte dans toute leur pureté », Gogol, relève-t-il, n'en conserve que le caractère et atteint à une *narodnost'* plus ample et plus profonde<sup>13</sup>.

L'image de l'Ukraine des *Soirées* a été et reste diversement interprétée dans la mesure où, ne faisant appel à l'histoire qu'en tant que support à un récit anecdotique, elle devait rendre compte des problèmes ukrainiens d'une manière très déformée. Rares sont en effet les situations où apparaissent des questions fondamentales clairement définies, si ce n'est par le biais d'une tradition populaire dont la « conscience nationale » est par définition floue et manipulable.

La présence et le rôle dans ces récits de Catherine II sont à cet égard caractéristiques. Responsable de l'intégration ultime de l'Ukraine à l'Empire, de la destruction de la *Setch* zaporogue\* à l'introduction du servage, elle n'en figure pas moins comme personnage mythique de référence et même de dernier recours pour les héros de Gogol, dans *La Dépêche disparue*, *Une Nuit de mai* et singulièrement dans la dernière partie de *La Nuit de Noël*, où la description des rapports entre les Zaporogues et le Palais mérite une attention particulière<sup>14</sup>.

Mais si cette Ukraine est inséparable de l'Empire, elle est peuplée de gens libres et qui le savent : « On va lui montrer, les gars, que nous sommes des Cosaques libres », s'écrie Levko à propos du maire, dans *Une Nuit de mai*. Ces « gentilshommes, comme ont coutume de se nommer les Cosaques » (*La Nuit de Noël*), résolvent donc leurs problèmes entre gens libres, avec l'aide ou contre la volonté d'êtres surnaturels traités sur un plan de relative égalité. Nulle trace de cette Petite-Russie du servage que connaît Gogol, si

---

\* La *Setch zaporogue* : centre de l'organisation des Cosaques dits Zaporogues, qui faisaient partie des Cosaques ukrainiens de la région du Dniepr.



ce n'est dans *Chponka*, qui offre du moins l'intérêt du contraste, annonçant de même *Mirgorod* et le passage à la *pochlost'* (bassesse) du monde contemporain.

« Ah, le passé ! le passé ! », s'exclame le narrateur Foma Grigorievitch au début de la *Dépêche disparue*. Puis, perdant le fil de son discours : « Non, le temps s'est enfui, on ne voit plus de Zaporogues. »

Deux influences se conjuguent dans les *Soirées* : le courant romantique d'une part, avec le recours constant à une nature opulente et exotique, à la légende aussi, et à l'abondante démonologie locale ; la tradition burlesque ukrainienne de l'autre, de l'intermède et du *vertep* (théâtre de marionnettes) à I. Kotliarevski et Goulak-Artemovski. Cette dernière filiation est surtout évidente dans *La Foire de Sorotchintsy* : épigraphes, situations et personnages sont directement empruntés à la tradition écrite, et notamment à une comédie de V. A. Gogol, père de notre auteur.

Nous avons constaté l'interprétation extensive du particularisme régional (*mestnost'*) des *Soirées* donnée par la critique contemporaine de Gogol. A la suite de l'insurrection polonaise de 1830-1831, l'évocation d'un passé plus lointain de l'histoire ukrainienne, l'époque des luttes contre la Pologne, telle qu'elle apparaît dans *Une terrible vengeance*, ne pouvait que renforcer la signification nationale pan-russe de l'œuvre (le deuxième volume des *Soirées* paraît en mars 1832). Il serait tentant d'établir un lien entre l'insurrection de novembre et le travail de Gogol sur ce récit (automne 1831). Mais, contrairement à un Joukovski, un Pouchkine, voire un Somov, Gogol ne cédera pas à l'hystérie anti-polonaise générale. De plus, le sujet n'était pas neuf pour lui, puisque le *Chapitre d'un roman historique* avait paru à la fin de 1830. Son héros prendra la figure du colonel Ostranitsa dans les esquisses et fragments d'un roman inachevé, le *Hetman*.

Voici du moins marqué le début d'une période d'intérêt passionné pour le passé de son pays qui ne s'achèvera qu'avec *Taras Boulba*.

Le succès des *Soirées* qui, comme l'écrit Gogol à sa mère, « ont plu ici à tous, à commencer par la Souveraine », ne modifie pas sa conception de sa propre activité littéraire, qualifiée dans la même lettre de « fruit de ses loisirs » (19 septembre 1831). C'est que ses préoccupations sont d'ordre plus « scientifique » : l'histoire, et singulièrement celle de l'Ukraine.

Au moment de ses premières incursions littéraires dans ce domaine, sa source principale semble avoir été l'*Istoria Rousov* que lui a fait lire Pouchkine en 1831, de même que les chants populaires qu'il commence alors à collectionner. En réalité, son approche de l'histoire nationale va rester caractérisée par cette constante superposition de la tradition orale et des sources écrites. Ce processus s'affirmera en 1832, après la rencontre à Moscou de l'historien Pogodine et de Maksimovitch, lequel prépare alors son deuxième recueil de chansons ukrainiennes.

C'est pour un temps une véritable passion pour l'Ukraine qui s'empare de Gogol. Ainsi exhorte-t-il Maksimovitch à quitter le pays des *katsap* \* pour rejoindre celui de l'Hetman (lettre du 2 juillet 1833) afin d'aller sur place collecter des chants populaires, à Kiev, qui « est à nous, n'est-ce pas, pas à eux. C'est là-bas ou dans les parages que s'est déroulé notre passé ».

« Je me suis mis maintenant à l'histoire de notre pauvre, de notre unique Ukraine », lui communique-t-il encore le 9 novembre 1833. Puis, s'enthousiasmant pour les chants populaires, « sans lesquels (il) ne peut vivre », il insiste sur leur importance pour son Histoire et les place loin au-dessus des « mortes chroniques ». De même conjure-t-il son ami, une fois celui-ci à Kiev, de ne pas rester assis derrière ses livres, « au nom de notre belle Ukraine, au nom des tombes de nos ancêtres » (27 juin 1834). Une aussi franche exaltation ne pouvait être que stimulée par l'espoir d'obtenir un poste à l'Université de Kiev, ouverte en 1834.

Le rôle de cet établissement, émanation de la doctrine toute neuve de la « *narodnost'* officielle » formulée par le ministre Ouvarov en avril 1833, était entre autres, selon ce dernier, de constituer une « forteresse intellectuelle » qui avait à livrer « un combat décisif contre l'esprit polonais » par le biais d'une russification intensive<sup>15</sup>. La responsabilité en échet précisément à Maksimovitch, nommé professeur de littérature russe, et qui semble s'être acquitté de sa tâche avec un certain zèle. Cette apparente contradiction paraît liée à la nécessité qu'il ressentait de servir l'instruction publique, fût-elle russe et non pas ukrainienne<sup>16</sup>. On peut en dire autant de Gogol, qui n'obtiendra pas le poste tant désiré, mais acceptera une charge d'adjoint à Pétersbourg.

Pas plus que son Histoire Universelle, celle de l'Ukraine, dont notre écrivain annonce fiévreusement les progrès à ses amis, ne dépas-

---

\* Nom méprisant désignant les Grands-Russes ; la réciproque, moins péjorative, étant *khokhol*.

sera guère le stade de projet. Il en définit le programme dans son *Annnonce de l'édition d'une Histoire de la Petite-Russie* parue en janvier 1834. Selon ce document, il se propose entre autres d'exposer « de quelle façon cette partie de la Russie s'est détachée; comment s'est formé en elle ce peuple guerrier, les Cosaques, marqué par une entière originalité de caractère et de comportement; comment, au cours de trois siècles, il a acquis ses droits les armes à la main et a défendu avec acharnement sa religion; comment son mode de vie, de militaire, s'est insensiblement transformé en agricole; comment, peu à peu, le pays tout entier a obtenu de nouveaux droits en compensation des anciens et s'est enfin totalement confondu avec la Russie ».

Rien donc, dans ce programme, qu'on puisse interpréter comme l'expression de tendances nationalistes. Par ailleurs Gogol s'écarte délibérément des schémas de l'*Istoria Rousov*, qui faisait de l'Ukraine l'héritière de la *Rous'* kiévienne et des Cosaques les descendants des Khozares \*. Pourtant, c'est bien cette chronique qu'il préfère à toutes les autres, pour son « caractère », bien qu'il reconnaisse dans une lettre à I. Sreznevski du 1<sup>er</sup> juin 1834 : « Comme vous, sur bien des points je ne crois pas non plus Koniski, mais je ne mets absolument pas en cause le mérite du chroniqueur. Tous les événements décrits depuis l'époque de Pierre sont remarquables. »<sup>17</sup>

Les sources favorites de Gogol restent néanmoins les *doumy*, ces « chroniques vivantes et sonores » qu'il collectionne avec avidité durant cette période. Plus que ses nombreux commentaires épistolaires, son article *Sur les chants petits-russes*, publié en mars 1834, révèle des vues de la plus pure veine romantique sur la *narodnost'*, l'historicité et les qualités poétiques de ces chansons « qui sont tout pour la Petite-Russie : poésie, histoire, tombe ancestrale... ». Là non plus, Gogol ne s'écarte pas d'une conception pan-russe de la *narodnost'*, d'autant plus que l'article avait été commandé par Ouvarov lui-même. Quant aux chants recueillis par notre auteur, et notamment ceux, historiques, rassemblés entre 1836 et 1840, ils pourraient offrir un intérêt de par le simple choix des thèmes<sup>18</sup>. On ne saurait guère en tirer de conclusions, si ce n'est, dans la logique du contexte, une relative indifférence face au passé récent de l'Ukraine, pour ces événements qualifiés pourtant de « remarquables » dans leur version de l'*Istoria Rousov*; sans compter que se pose ici un délicat problème d'interprétation dont Gogol semble parfois conscient<sup>19</sup>.

---

\* *Khozares* (ou *Khazars*): peuple d'origine turque qui, du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, domina la basse Volga; vaincus en 966 par le prince Sviatoslav de Kiev, ils seront petit à petit assimilés par le nouvel Etat russe.

Toutefois, ses *Réflexions de Mazeppa*, esquissées en 1834-1835, nous présentent certes l'Hetman à la veille de sa trahison, mais aussi le problème des rapports russo-ukrainiens à une période cruciale. Mazeppa constate en effet la menace que fait peser Pierre, qui a déjà soumis le peuple russe « humilié par l'esclavage et le despotisme », sur le peuple ukrainien, « si différent des Russes, respirant la liberté [...] et voulant vivre sa propre vie ». Son peuple est même menacé de « perdre sa nationalité » (*nacional'nost'*), il craint de voir ses droits « réduits à ceux du peuple russe ». Bref, les motivations de ce personnage, maltraité autant par l'historiographie russe que par la tradition populaire, nous sont présentées ici comme résultant avant tout du souci de préserver l'intégrité nationale de l'Ukraine. Jamais Gogol n'aura été aussi loin <sup>20</sup>.

Il tentera encore de caractériser ces « traits nationaux » dans son article *Regard sur la constitution de la Petite-Russie* (1834), seul vestige de son Histoire de l'Ukraine. Fidèle au plan annoncé pour cette dernière, il distingue dans la Cosaquerie la vraie spécificité de ce pays, identifie l'Ukraine à cette organisation « dont les idéaux, précise-t-il, sont proches de ceux de la Chevalerie occidentale ». Ce sont les farouches « champions de la foi du Christ » qui annoncent *Taras Boulba*.

Gogol renoncera bien vite à la carrière académique. Dans *Arabesques*, parues en janvier 1835, il mêle encore articles critiques et prose artistique, dans laquelle l'élément russe se substitue à l'ukrainien. Pourtant, quelques mois plus tard paraîtra *Mirgorod*, qui, par sa thématique, constitue une suite logique aux *Soirées du hameau*.

Le romantisme fantastique des *Soirées* va trouver sa conclusion extrême dans *Vii*. Alors que le thème est tiré directement du folklore (la version ukrainienne du mythe du vampire), le cadre historique, assez flou, doit beaucoup à Narejny et à son roman *Boursak*. La réalité nationale prend une couleur toute différente dans les autres récits de *Mirgorod*. Laissant de côté pour l'instant *Taras Boulba*, nous constatons au travers de *La brouille des deux Ivan* la vision d'une société contemporaine esquissée déjà dans *Chponka*. Cette Ukraine est celle des propriétaires et des fonctionnaires, celle de l'Empire, la province telle qu'elle apparaîtra par la suite dans le *Revizor* ou les *Ames mortes*. Placée à la fin du recueil, l'aventure des deux Ivan encadre, avec son vis-à-vis *Propriétaires d'autrefois*, le passé révolu d'une Ukraine dont *Taras Boulba* constitue un certain idéal.

Le cycle s'ouvrait sur l'image d'un monde patriarcal et tranquille bien qu'en pleine désintégration, celui-là même que symbolisaient les grands-parents de Gogol, modèles probables des *Propriétaires d'autrefois*. Si les héros de cette églogue à maints égards parodique mènent une vie qui les situe aux antipodes de l'idéal incarné par Taras, ils représentent malgré tout « ces vieilles familles du terroir, sans prétention en dépit de leurs richesses, qui forment le plus parfait contraste avec ces Petits-Russes de basse extraction, lesquels investissent, tel un vol de sauterelles, palais et charges publiques, extorquent jusqu'au dernier sou de leurs compatriotes, inondent Pétersbourg de dénonciateurs, se font enfin un capital et ajoutent, en signe de triomphe, la consonne v à l'o final de leur nom de famille ».

Le passage de l'histoire au monde contemporain et à sa *pochlost'* est ainsi accompli. Dans ce sens, on peut bien considérer les deux Ivan comme les descendants dégénérés et grotesques des Cosaques de *Taras Boulba* <sup>21</sup>.

L'évolution de Gogol va dès lors l'éloigner de la thématique ukrainienne et le problème se posera désormais de ses rapports avec la Russie, au sens restreint, puis global du terme. C'est ainsi que, du *Revizor* aux *Ames mortes*, la critique aura tendance à déceler dans sa vision de la réalité russe la malveillance d'un *khokhol*, l'impression d'une hostilité presque physique vis-à-vis de la Grande-Russie. Mais quand, de son exil volontaire, Gogol se référera à l'Ukraine dans sa correspondance, ce sera dans un esprit dénué de tout sentiment national particulier, alors que s'élaborent les *Ames mortes* qui, selon l'expression consacrée, doivent mettre en scène « la *Rous'* tout entière ».

Cependant, certains documents de cette période peuvent laisser perplexe. En février 1837, c'est, à Paris, une lettre rédigée en ukrainien (la seule retrouvée de Gogol) et adressée au poète polonais de l'« école ukrainienne » Bohdan Zaleski, lequel vient de terminer une de ses œuvres les plus célèbres, *l'Esprit de la steppe*, indice d'un attachement quasi mystique à l'Ukraine. Ce court message de politesse chaleureuse est signé : « Votre très, très proche compatriote, plus proche par le cœur que par la terre. » <sup>22</sup> On sait à vrai dire peu de choses sur le sens des rapports entre Gogol et l'émigration polonaise. Dans une lettre de 1859 adressée à Franciszek Duchiniński, l'auteur de la théorie de l'origine touranienne des Russes, Zaleski laissera un témoignage surprenant de ses rencontres chez Mickiewicz avec Gogol, ce « *współukrainiec* » (« co-ukrainien ») : « Naturellement, nous parlions surtout des Grands-Russes (*o Moskalach*), qui nous

étaient odieux autant qu'à lui [...] Il avait écrit un excellent article sur la question de l'origine finnoise des Russes, qu'il nous lut... »<sup>23</sup> Rien, bien sûr, ne subsiste ni dans sa correspondance, ni dans ses écrits historiques qui puisse confirmer de telles opinions.

C'est durant l'été 1839, après son départ de Rome, que Gogol abordera à nouveau l'Ukraine historique, et il annonce le 25 août à son ami Chevryriov : « Devant mes yeux apparaissent et défilent, en ordre poétique, des images des temps de la Cosaquerie, et je serai un bel idiot si je n'en tire pas quelque chose... » Ce sera une tragédie sur le passé zaporogue, « la meilleure de ses œuvres », comme il le confie à S. T. Aksakov, et qu'il brûlera en 1841<sup>24</sup>. Le thème devait trouver sa réalisation la plus accomplie dans *Taras Boulba*, à travers ses deux versions, celle de *Mirgorod* et celle parue en 1842, substantiellement développée et modifiée.

« *Taras Boulba* est un fragment, un épisode de la grande épopée de tout un peuple », écrivait Biéliniski en 1835. De là l'importance de ce récit, non seulement comme indice de l'évolution des conceptions nationales gogoliennes, mais par rapport à une certaine image de l'Ukraine et de son passé qui conditionnera les lecteurs du monde entier, puisque cette œuvre est probablement la seule qui ait porté au-delà des frontières la problématique ukrainienne.

Roman historique « à la Walter Scott », *Taras Boulba* nous présente de l'Ukraine une image subjective qui se force au respect de la couleur locale. Nous avons vu que Gogol se fondait, dans sa vision du passé national, avant tout sur la tradition populaire. Celle-ci va trouver ici son utilisation au niveau du style également, dont l'organisation s'avère particulièrement complexe, dans la mesure où il est appelé à créer, dans le cadre de la langue littéraire vivante, ce coloris local à l'aide d'éléments stylistiques fort diversifiés (ukrainismes, polonismes, stylisation des chants populaires).

Dans les faits, Gogol y brosse un large panorama de la Cosaquerie zaporogue, génératrice d'un héroïsme à la mesure de l'histoire, tel qu'il apparaît au travers du personnage principal, patriote fanatique et soumis sans réserves à l'éthique patriarcale de la communauté. Cette soumission est poussée jusqu'à l'abnégation totale et au rejet des liens du sang, elle s'oppose à toute éthique individualiste. Ainsi Taras et son fils Ostap ne peuvent-ils être saisis qu'à travers le lien organique qui les unit à la collectivité.

Le passé national se révèle être une base sur laquelle Gogol, comme l'avait fait un Ryleev avant lui, édifie un système d'utopie rétrospective dont devrait se dégager un idéal valable pour la réalité actuelle, engoncée dans sa *pochlost'*. Dans cette utopie, le passé n'est

pas idéalisé en tant qu'époque historique, puisque qualifié à plus d'une reprise de cruel, sauvage et meurtrier. Quant aux Cosaques, ils ne sont idéaux que dans leur rapport à l'organisation dont ils défendent les principes et l'harmonie.

Fruit littéraire des travaux de Gogol sur l'histoire de l'Ukraine, cette épopée en propose une conception fidèle en gros à celle qui est exposée dans ses études et commentaires historiques. La *Setch* démocratique, élément constitutif de la nation, devient motif à idéalisation en tant qu'organisation communautaire. Pourtant, Boulba lui-même est défini comme un noble (et ses fils sont des *panytch*) qui préfère « la vie simple des Cosaques aux plaisirs et privilèges de ses pairs polonisés ». L'idéal commun, outre la liberté, reste le concept « foi-patrie », puisque aussi bien la tradition orthodoxe est censée représenter le principal symbole de la résistance nationale face à la pénétration polonaise qui s'exprime dans le domaine religieux par le subterfuge de l'Eglise uniate.

Il va sans dire que, dans son souci d'illustrer l'opposition de deux systèmes, Gogol manipule des éléments qui ne correspondent qu'à un faible degré à la réalité historique, hésitant même à les situer de façon précise dans le temps<sup>25</sup>. Parmi les faits avancés, souvent légendaires, les plus spectaculaires sont puisés à cette source de la pensée nationale qu'est l'*Istoria Rousov*. Logiquement, l'influence de cette dernière ne se limite pas aux faits, mais s'étend à l'idéologie qui les englobe, à tel point, a pu écrire E. Borschak, que « si l'on prend en considération le succès de *Taras Boulba* en Russie et en Europe, on peut affirmer sans exagérer que les idées de l'homme moyen sur les rapports des Ukrainiens et des Polonais, des orthodoxes et des uniates ont été formées par l'*Istoria Rousov* à travers *Taras Boulba* »<sup>26</sup>.

Par contre, dans ce tableau d'une Ukraine héroïque, tout un secteur est traité de manière ambiguë. Il s'agit de cette fraction de la société ukrainienne en partie polonisée, mais restée fidèle à sa religion et symbolisée par les lettrés du Collège de Kiev. Sans doute n'est-elle pas assimilée à cette aristocratie que Boulba qualifie d'« esclave des seigneurs polonais », puisqu'il fait entrer ses fils à l'Académie. C'est pour lui, Cosaque et dignitaire, une concession à l'honneur de sa classe, alors que par ailleurs il expose largement son mépris pour une culture qui, bien que fondée sur l'orthodoxie, recèle les germes de la pensée adverse<sup>27</sup>.

Il serait dès lors tentant de voir, au travers de cette image gogolienne d'une Ukraine saine, attachée à son système communautaire et patriarcal, la volonté d'une opposition radicale de la Russie et de

l'Occident. Plus encore, dans la deuxième version de *Taras Boulba*, outre la suppression de toute référence à l'Ukraine en tant qu'entité distincte de la Russie, c'est un véritable messianisme russe qui apparaît et s'exprime ouvertement dans quelques digressions semblables à celles des *Ames mortes*. Telle l'allocution de Taras définissant l'esprit de la Cosaquerie : pour rester au niveau lexical, l'épithète *rousski* qualifiant des termes aussi chargés que « terre », « race », « âme », s'y retrouve quasiment à chaque phrase. Ce type d'expressions, inexistantes dans la première version et parfaitement étrangères dans ce sens à la tradition populaire comme à la terminologie littéraire ukrainienne, ponctuent le texte de la deuxième. L'apothéose est atteinte lors du supplice de Taras : « Attendez, le temps viendra où vous apprendrez ce qu'est la foi orthodoxe russe ! Maintenant déjà, peuples proches et lointains le pressentent : de la terre russe s'élèvera son tsar, et il n'y aura pas de force au monde qui ne se soumette à lui ! »

Sous l'angle national et idéologique, de telles adjonctions (ou serait-ce une rupture ?) ne semblent pas avoir troublé outre mesure les contemporains de Gogol, pas même Biéliniski, lequel, commentant la version de 1842, affirme : « Le chantre de *Taras Boulba* n'a rien ajouté à son poème qui lui soit étranger, il n'a fait que développer les éléments présents dans l'idée de départ. »<sup>28</sup>

A ce stade de l'évolution idéologique gogolienne et de la cristallisation en lui de sa fameuse conception de la *Rous'*, c'est le problème complexe de son nationalisme russe qui se pose. Après Pétersbourg, Kiev et Rome, c'est Moscou qu'il élira comme centre d'intérêt, à un moment où prend nettement corps le débat qui oppose occidentalistes et slavophiles<sup>29</sup>.

La période des années 1840 à 1850 fait apparaître des éléments nouveaux dans le processus de formation d'une idée nationale ukrainienne. Au stade de la définition d'une identité dans le cadre de l'Empire va succéder une tentative d'appréhension du rôle et de l'avenir de la culture et de la société ukrainiennes. Les contradictions socio-économiques allant s'aggravant, il n'est guère surprenant que naisse au sein du mouvement, et cela dans le contexte européen du « printemps des peuples », un courant radical soucieux de la réalité sociale, liée à ses yeux au problème national. Les aspirations de cette jeune intelligentsia trouvent leur expression exemplaire dans le programme-réquisitoire de la « Confrérie Cyrille et



Méthode » (1846-1847), le *Livre de la Genèse du peuple ukrainien* (largement inspiré du *Livre des pèlerins polonais* de Mickiewicz), prémisses d'un messianisme ukrainien, alors que ses plus illustres représentants, N. Kostomarov, P. Koulich et T. Chevtchenko y occupent déjà des positions différentes<sup>30</sup>.

L'arrestation des membres de la Confrérie au printemps 1847 mettra un frein à l'activité du mouvement national tout entier, désormais suspect aux yeux du pouvoir. Jusque-là toléré, voire parfois encouragé en tant qu'agent privilégié de la *narodnost'* pan-russe, il sera de plus en plus assimilé à une double entreprise de subversion : de par ses tendances autonomistes (ukrainophilie) et son radicalisme social, tel qu'il se manifeste chez un Chevtchenko, dont les autorités ne voient pas sans inquiétude croître la popularité. Ce sera le plus lourdement condamné.

L'affaire avait suscité une réprobation quasi générale dans tous les milieux littéraires russes. « On a découvert une méchante histoire chez les Petits-Russes », écrit Pogodine à Gogol le 12 juin 1847<sup>31</sup>. Aucune réaction de la part de notre auteur, absorbé alors à Francfort par la polémique engagée autour des *Passages choisis de ma Correspondance avec mes amis*, publiés quelques mois auparavant.

A vrai dire, à l'issue de cette période, que Gogol a vécue en grande partie à l'étranger, coupé, comme le lui reprocheront amis et ennemis, de la réalité russe (et à plus forte raison ukrainienne), on ne peut que mesurer le fossé qui sépare l'auteur des *Ames mortes* et les jeunes intellectuels de la Confrérie, de son idéologie sociale (et notamment ses vues sur le servage et sur l'autocratie) à sa vision du problème national. On n'en observe pas moins jusqu'aux derniers jours de sa vie les manifestations d'un attachement instinctif à sa terre natale. Une fois de plus, de divers témoignages sourd un léger reproche : Gogol n'est agréable qu'en présence de Petits-Russes, il n'est joyeux qu'à l'écoute de chansons ukrainiennes.

Mais la question de l'appartenance nationale « naturelle » ou affective de Gogol, soulevée à plus d'une reprise par la critique, permettra à l'écrivain de s'expliquer. C'est ainsi qu'il écrit à M<sup>me</sup> Smirnova, confidente de longue date : « Je vous dirai que je ne sais pas moi-même si mon âme est ukrainienne ou russe. Je sais seulement qu'en aucun cas je ne donnerais la préférence à un Russe ou vice-versa. Les deux natures sont trop largement comblées par Dieu, et, comme par un fait exprès, chacune possède ce qui manque à l'autre : c'est un signe évident qu'elles sont là pour se compléter ! Leurs histoires même leur ont été données différentes, afin qu'elles développent séparément des aptitudes autres, afin qu'ensuite, s'étant

unies, elles réalisent un ensemble plus parfait au sein de l'humanité » (24 décembre 1844).

Quelle que soit l'argumentation avancée par les historiens, le débat sur cette appartenance ne pouvait que déboucher sur la constatation d'une évidence : celle que notre écrivain est à la fois le produit et l'agent du procès de formation d'une culture pan-russe. Les composantes ukrainiennes de sa personnalité ont été plus diversement interprétées. La langue gogolienne, dans la mesure où elle reflète de manière objective l'interprétation de deux modes d'expression distincts, a attiré tout particulièrement l'attention des chercheurs qui, à la suite de I. Mandelstam, ont mis en lumière l'élément ukrainien présent tant au niveau syntaxique que lexicologique<sup>32</sup>. Très souvent, ont-ils constaté, la pensée de l'écrivain s'exprime selon la syntaxe de la langue ukrainienne, et il ne fait que la transposer en russe, langue dont il ne possédera jamais l'esprit. Gogol en est d'ailleurs conscient, qui écrit à Pletniov en novembre 1848 : « Avant de prendre la plume, je veux me pénétrer de sons et de paroles russes. Je crains de pécher contre la langue. » Ces transpositions, variant selon le genre et la thématique littéraire, donc logiquement plus rares dans les développements abstraits, se compliquent dans les cas où les mots utilisés, de même forme dans les deux langues, ont un sens ou un emploi différent.

Le point de vue nationaliste voit par contre dans le bilinguisme de Gogol une prédominance ukrainienne qui résiste à toute contrainte. Un des principaux problèmes pour ce maître du mot sonore étant de dominer la phonétique russe plus encore que la syntaxe, le conflit sera perpétuel<sup>33</sup>.

On l'a vu, le rejet par Gogol de l'idée ukrainienne telle qu'elle se développe dans les années 1850 n'est pas douteux. Force nous est également de relever, durant la période précédente, l'absence dans sa correspondance de toute attention aux idées et aux hommes qui animent le mouvement national, de Kvitka aux débuts de Chevchenko, si l'on excepte la problématique technique dont il débat avec un Sreznevski ou un Maksimovitch<sup>34</sup>. Un seul témoignage de 1851 nous renseigne sur son attitude face au problème du développement autonome de la culture ukrainienne. A O. Bodianski qui lui demande son avis sur Chevchenko alors en déportation, Gogol, embarrassé, répond qu'il compâtit à son sort en tant qu'individu. Quant à sa poésie : « Il y a là beaucoup de fiel [...] Pour moi comme pour vous, en tant que Petit-Russe, c'est peut-être même agréable, mais tous n'ont pas le même nez que nous. Et puis il y a la langue [...] Nous devons écrire en russe. Il faut travailler à la consolidation

d'une seule langue dominante pour toutes les branches de notre peuple. Je connais et j'aime Chevtchenko comme compatriote et comme poète talentueux ; il m'a été donné de l'aider tant soit peu lors de sa libération. Ce sont nos intellectuels qui l'ont perdu en lui suggérant des œuvres étrangères au véritable talent [...]. »<sup>35</sup>

Malgré cette distance vis-à-vis d'une culture ukrainienne séparée, l'influence de Gogol sur cette dernière sera considérable, qu'il s'agisse de la fonction révélatrice de ses premières œuvres, de l'exaltation de la *narodnost'* petite-russe ou des modèles littéraires qu'elles constituent et dont s'inspirera la jeune littérature ukrainienne<sup>36</sup>.

Par la suite, celle-ci considérera Gogol sous un angle différent, quitte à l'utiliser comme référence parfois négative dans son effort d'autodéfinition. Sur un autre plan, l'interprétation de l'œuvre gogolienne comme critique fondamentale de la réalité sociale et politique de l'Empire influera sur son orientation.

Ainsi Chevtchenko voue-t-il une admiration sans bornes à son illustre compatriote et à son œuvre « immortelle », même si « Tu ris alors que moi je pleure, mon grand ami », comme il le souligne dans son poème *A Gogol* (1844), tout en se lamentant sur le sort de l'Ukraine ; le temps n'est plus où le père tuait son fils pour avoir trahi : il préfère le livrer au Moscovite pour la boucherie ! Ailleurs, l'auteur de *Kobzar* (qui, on le sait, rédigeait son journal en russe) constate : « On reproche à Gogol de ne pas écrire dans sa langue, mais en moscovite. Il a été élevé à Néjine, pas en Petite-Russie : il ne connaît donc pas sa langue. »<sup>37</sup>

Beaucoup plus complexe sera l'appréciation de l'œuvre gogolienne par Koulich. Tirailé sa vie durant entre l'influence morale des *Passages choisis* et celle de Chevtchenko, il adoptera constamment des positions contradictoires<sup>38</sup>. C'est en 1853, après son retour d'exil, que Koulich entreprendra la première biographie de Gogol, mort l'année précédente. Sous l'influence de la famille Aksakov, dont il partage le culte du maître, sa conception de Gogol sera très proche alors de celle des slavophiles. Rien donc, dans ce premier essai paru en 1854, qui ternisse l'image du disparu, pas plus que dans ses *Notes sur la vie de Gogol* de 1856. Mais parallèlement Koulich travaille à son principal roman, le *Conseil Noir*, dont la version définitive verra le jour en 1857. Or on trouve à l'origine de cette œuvre l'interprétation traditionnelle de *Taras Boulba* en tant qu'« épopée nationale », ce que refuse Koulich en raison de son

absence de vérité historique, de sa vision monolithique de la société ukrainienne et de son idéalisation de la Cosaquerie. Dans ce sens, Koulich propose le *Conseil Noir* comme antidote à cette tradition « cosacomane » de la violence purificatrice et comme modèle d'une réflexion à la fois humble et sérieuse sur l'histoire nationale. Telle est entre autres l'argumentation de l'épilogue à la version russe du roman.

La critique des *Soirées du hameau* que développera Koulich dans la revue *Osnova* (1861) s'inscrit dans le même souci de définition d'une véritable culture ukrainienne, laquelle doit produire des « œuvres capables d'aider le peuple à prendre conscience de son identité nationale ». C'est pourquoi, indépendamment de la langue utilisée, Koulich défend l'ethnographisme d'un Kvitka, mais rejette l'Ukraine des *Soirées*, comme il rejette l'héritage burlesque de Kotliarevski, y décelant une attitude méprisante envers le peuple ukrainien <sup>39</sup>.

D'une dernière affirmation de Koulich selon laquelle Gogol s'était fait « le porte-parole d'un point de vue russe et non petit-russe », à sa proclamation comme traître à la cause ukrainienne, il n'y avait qu'un pas à franchir. Ce sera l'affaire de certains représentants de la génération suivante, assez intransigeants dans leur nationalisme pour estimer, à l'instar de I. S. Netchoui-Levitski, en 1880, que « la muse de Gogol n'a contribué qu'à entraver le développement de la culture ukrainienne », tout en l'accusant de trahison <sup>40</sup>. C'est un point de vue qui prévaudra longtemps dans certains milieux nationalistes. Mais au même moment, d'autres éminents militants de la cause sociale et nationale ukrainienne (M. Dragomanov, I. Franko) tenteront déjà une synthèse, au nom des effets moraux universels de l'œuvre gogolienne : « Nous ne devons pas le rejeter, conclura Dragomanov, car il a été l'un des Ukrainiens les plus illustres et l'un des plus grands écrivains au monde. » <sup>41</sup>

Positive, négative, jouet de déterminations historiques, sociales, culturelles ou politiques, cette « muse » exceptionnelle n'en aura pas moins rempli une fonction exemplaire dans le champ jamais clos de la « question ukrainienne ».

Antoine BAUDIN.

## NOTES

<sup>1</sup> Version fort résumée d'un mémoire de licence rédigé en 1972 sous la direction du Professeur C. Regamey, ce texte ne tient pas compte d'éventuels travaux parus depuis lors sur la question. D'autre part, eu égard au lecteur non slavisant, nous en avons éliminé les éléments jugés trop techniques (dont nombre de citations ou de références à des sources russes, polonaises ou ukrainiennes) qui rendaient pourtant mieux compte de la complexité des problèmes abordés que la seule étude linéaire portant sur le personnage de Gogol. Nous renvoyons le lecteur intéressé à l'ouvrage en langue occidentale le plus complet sur le sujet : G. S. N. Luckyj, *Between Gogol' and Ševčenko*, München, 1971.

Notre texte de référence pour les œuvres de Gogol est l'édition de l'Académie des Sciences en 14 volumes (*Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou, 1937-1952) et notamment les tomes X-XIV pour la correspondance.

<sup>2</sup> *Iskra* 1861, N° 8. Cité par F. Ja. Prijma, *Ševčenko i russkaja literatura XIX veka*, Moscou-Léningrad, 1961, p. 211.

<sup>3</sup> Voir les études en français de E. Borschak, et notamment « Le mouvement national en Ukraine au XIX<sup>e</sup> siècle », *Monde slave*, 1930, N°s 3-4.

<sup>4</sup> Vasyľ Čaplenko (*Ukraïnizmy v movi M. Hoholja*, Augsburg, 1948) attire l'attention sur les nombreux ukrainismes que contient la correspondance (en russe) de la mère de Gogol. Voir aussi la lettre du 13 septembre 1827, où Gogol imagine (en ukrainien) les propos d'une voisine du même milieu. Le cas de P. Koulich, issu d'une famille plus modeste et déclassée, est flagrant : il ne connaissait que l'ukrainien en entrant au gymnase de Novgorod-Seversk.

<sup>5</sup> Certains auteurs lui prêtent une activité littéraire au lycée, en ukrainien ou à thématique petite-russe.

<sup>6</sup> Cité par P. P. Pljušč, *Istoriya ukraïns'koï literaturnoï movy*, Kiev, 1971, p. 280.

<sup>7</sup> Voir E. Borschak, *Istoriya Rusov, la légende historique de l'Ukraine*, Paris, 1949, et M. Voznjak, *Psevdo-Kony's'kyj i psevdo-Poletyka : « Istoriya Rusov » u literaturi i nauči*, Lvov, 1939.

<sup>8</sup> N. Nadeždin, critique des *Soirées du hameau*, cité par M. Gus, *Gogol' i Nikolaevskaja Rossija*, Moscou, 1957, p. 70.

<sup>9</sup> L'historien ukrainien N. Markevitch remerciera Ryleev pour ces deux poèmes « au nom de tous ses compatriotes », affirmant : « Vous trouverez encore vivant chez nous l'esprit de Poloubotok » (septembre 1825), (*Literaturnoe nasledstvo*, N° 59, pp. 153-154).

<sup>10</sup> La comparaison entre Khmielnitski et Paskiévitich, Petit-Russe d'origine, est explicite dans la seule œuvre d'Orest Somov écrite en ukrainien, *Lyst od Ukrainca do Ljakhiv* (Luckyj, op. cit., p. 80).

<sup>11</sup> *Kniga vsjakoï vsjačiny ili područnaja énciklopedija*, tenu de 1826 à 1832, contient des notes de tout genre. L'élément ukrainien y est important (ethnographie, proverbes, lexique de 386 termes, fragments littéraires et notamment 22 épi-graphes de l'*Enéide* de Kotliarevski).

<sup>12</sup> V. I. Šenrok, *Materialy dlja biografii Gogolja*, Moscou, 1892-1897, III, p. 537.

<sup>13</sup> Cité dans Gogol, *Polnoe sobranie sočinenij*, I, p. 506. M. Gus (op. cit., p. 70) attribue cette critique à Boulgarine et en fait le point de vue officiel. Notons que Biéliniski utilisera la même argumentation dans sa critique de l'almanach *Lastivka* (1841): « Quelle profonde leçon dans le fait que Gogol, bien qu'aimant avec passion la Petite-Russie, se soit mis à écrire en russe » (*Sočinenija v 4-ch tomach*, Spb. 1907, II, pp. 903-906).

<sup>14</sup> Vakoula se mêle à une délégation de Zaporogues qui s'étonnent de l'entendre parler « la langue cultivée », comme l'un d'eux, qui « sait aussi le russe ». Les Zaporogues, « gens malins », protestent de leur loyauté et supplient Catherine de ne pas détruire leur organisation. Connaissant si bien la « langue cultivée », ils parlent « comme par exprès le plus grossier des patois, qu'on appelle habituellement paysan » (soit l'ukrainien). Ces façons provoquent la bonne humeur et la bienveillance de la tsarine. V. V. Vinogradov voit ici l'illustration des conceptions de Gogol quant à la langue ukrainienne et à son utilisation (« Jazyk Gogolja », *Gogol', Materialy i issledovanija*, Moscou, 1936, t. II).

<sup>15</sup> Cité par N. V. Riasanovsky, *Nicholas I and Official Nationality in Russia*, Berkeley, 1959, p. 121. Il s'avéra dès l'ouverture que les étudiants, en majorité polonais, ne connaissaient qu'à peine le russe et que la première tâche consistait à le leur apprendre (J. Gołabek, *Bractwo Św. Cyryla i Metodego*, Varsovie, 1935, pp. 71-75).

<sup>16</sup> Maksimovitch semble embrasser ainsi la doctrine de la « narodnost' officielle ». Qui plus est, ses vues sur « La participation de Kiev et sa signification dans la vie de la Russie », lues en 1837 devant Ouvarov, plairont particulièrement au ministre de l'éducation nationale (A. N. Pypin, *Istorija russkoj etnografii*, III, Spb. 1891, p. 20).

<sup>17</sup> L'historien et folkloriste I. Sreznevski (1812-1880), d'origine russe (Gogol le qualifie néanmoins de « compatriote »), publiait de nombreux documents sur l'histoire ukrainienne, dont certains faux, dans sa revue *Zaporožskaja Starina* (1833-1838) notamment.

<sup>18</sup> La plupart des pièces (non historiques) figurent dans *Pamjati Gogolja*, II, Spb. 1908. Gogol transmettra en outre 150 inédits à Maksimovitch. La série de chants historiques fournie à P. Kireevski a été publiée dans *Literaturnoe nasledstvo*, N° 79. De ces 73 pièces, 34 célèbrent la lutte contre les Polonais, 9 mettent en scène des traîtres célèbres, de Vygovski à Mazeppa, 7 seulement se rapportent aux exactions de l'administration russe après Poltava.

<sup>19</sup> Voir ses commentaires à la *Description de l'Ukraine* de Beauplan (1839). L'interprétation de ces chants historiques a toujours été très controversée, les motivations sociales reléguant généralement au second plan la conscience de l'appartenance à un Etat. Ainsi le passage de l'Ukraine de la souveraineté polonaise à celle de l'Empire n'a-t-il laissé aucune trace dans la mémoire populaire (V. Antonovič, M. Dragomanov, *Istoričeskie pesni maloruskogo naroda*, II, Kiev, 1875, p. IV). Dragomanov relève ailleurs l'altération fréquente du sens de tout un chant par la substitution d'un seul mot : dans une chanson fournie par Gogol à Maksimovitch, le dernier vers, qui, selon le contexte, devait être « Oj, ne mohly, pany molodci, Moskaliv rubaty » a été corrigé sur le manuscrit en « ... tykh Ljakhiv rubaty », c'est-à-dire : « O, ils n'ont pas pu, les gars, (a)battre les Russes », auxquels on a

substitué « *ces Polonais* », le terme utilisé dans les deux cas portant un caractère nettement péjoratif. (*Politični pisni ukraïns'koho narodu*, I, Genève, 1883, p. 75.)

<sup>20</sup> On peut en rapprocher l'esprit de la proclamation prêtée à Mazeppa par l'*Istoria Rusov*, qui donnait de l'Hetman une image ambiguë.

<sup>21</sup> B. Galster, *Mikolaj Gogol*, Varsovie, 1967, p. 131.

<sup>22</sup> Il faut souligner l'importance de l'Ukraine dans la littérature polonaise, avant 1831 surtout, et notamment pour l'« école ukrainienne » (Zaleski, S. Goszczyński, A. Malczewski). De fait, si la plus grande partie de l'Ukraine était soumise politiquement à la Russie, culturellement et socialement les Polonais y occupaient une position privilégiée et considéraient la rive droite du Dniepr comme partie intégrante du territoire national.

<sup>23</sup> Cité par Luckyj, op. cit., p. 118. A Rome (1839), où son amie Zinaïda Volkonskaïa tentait de convertir Gogol au catholicisme, il aurait rencontré des représentants de l'organisation « Zgromadzenie Zmartwychwstania Pańskiego », dont l'un, H. Kajsiewicz, lui attribue ces paroles : « Moscou est une verge dont on châtie et qu'ensuite on brise » (Šenrok, *Materialy*, III, p. 549).

<sup>24</sup> S. T. Aksakov, *Istoriija moego znakomstva s Gogolem* (in *Sobranie sočinenij*, Moscou, 1956, III, p. 173). Il n'en reste que quelques indications touchant la mise en scène. Lors de son séjour moscovite de 1839, Gogol pensa aussi collaborer avec l'acteur Chtchepkine pour éditer et monter en langue originale la pièce *Moskal' Čarivnyk* de Kotliarevski (Šenrok, *Materialy*, III, p. 295).

<sup>25</sup> Gogol hésite entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles, alors qu'événements et personnages doivent être replacés à l'époque des guerres de Khmielnitski (milieu du XVII<sup>e</sup>). Ce dernier a peut-être inspiré le personnage de Taras, ou encore Taras Triasilo, chef d'une insurrection de 1630 et héros d'un épisode de l'*Istoriija Rusov* qu'exploiteront nombre de poètes ukrainiens.

<sup>26</sup> E. Borschak, *Istoriija Rusov*, p. 168.

<sup>27</sup> Relevons que l'historiographie ukrainienne a toujours vu dans l'Académie un des symboles même de la spécificité nationale. Malgré la dichotomie opérée entre sociétés cosaque et urbaine, on conserve des chants des écoles kiéviennes célébrant sous un angle religieux et national les insurrections de Sagaïdatchny et de Khmielnitski. Dans le *Conseil Noir* (ch. V et VI), Koulich représentera Kiev comme centre d'attraction de l'Ukraine cosaque et bourgeoise.

<sup>28</sup> Cité dans *Gogol' v ruskoj kritike*, Moscou, 1953, p. 196. On sait pourtant que Biéliniski réagira aux digressions lyrico-nationalistes des *Ames mortes*. Par ailleurs, il restera toujours opposé à l'idée d'un développement autonome d'une culture et d'une littérature ukrainiennes.

<sup>29</sup> Il n'y a pas lieu d'aborder ici la place de l'Ukraine, enjeu ou prétexte, dans ce débat si complexe qui influera certainement sur le cours du mouvement national. Songeons seulement à la situation des amis ukrainiens de Gogol liés aux cercles moscovites, aux positions contradictoires qu'occidentalistes et slavophiles prendront face au problème ukrainien, à la place enfin des militants ukrainiens dans ce débat.

<sup>30</sup> Voir notamment G. Luciani, *Le Livre de la Genèse du Peuple Ukrainien*, Paris, 1956, et P. A. Zajončkovskij, *Kirillo-Mefodevskoe obščestvo*, Moscou, 1958.

<sup>31</sup> *Literaturnoe nasledstvo*, N° 58, p. 828.

<sup>32</sup> I. Mandel'stam, *O caractere gogolevskogo stilja*, Helsingfors, 1902.

<sup>33</sup> V. Čaplenko, op. cit., note en outre que bien des incorrections et des inventions de langage attribuées à Gogol ne sont que des ukrainismes.

<sup>34</sup> Excepté aussi son attitude vis-à-vis du classique Kotliarevski et son appréciation positive des premiers romans de Koulich envisagés dans le contexte littéraire russe (lettre à Iazykov du 24 juin 1846).

<sup>35</sup> V. V. Gippius (éd.), *Gogol' v pis'mach i vospominanijach*, Moscou, 1931, pp. 432-433. Ossip Bodianski (1808-1877), slaviste et historien, ami de Gogol, était très lié à la fois avec le mouvement ukrainien (Koulich, Chevtchenko) et les cercles slavophiles. Sa position délicate entre slavophilie et ukrainophilie est caractéristique de nombre d'intellectuels ukrainiens. On sait d'autre part que le serf Chevtchenko avait été racheté en 1838 grâce à son professeur, le peintre Brioulov, et à Joukovski, alors que Gogol se trouvait à Rome. Les deux hommes ne se sont jamais rencontrés.

<sup>36</sup> Voir O. Bilec'kyj, *Hohol' i ukraïns'ka literatura XIX st.*, Kiev, 1954.

<sup>37</sup> Préface au deuxième *Kobzar* (1847), cité dans *Ševčenko pro mystecto*, Kiev, 1971, p. 78.

<sup>38</sup> Militant passionné, Panteléïmon Koulich (1819-1897) hésitera souvent entre l'idéalisation de la vie paysanne (*chutorjanizm*) et l'action sociale. Son nationalisme, fondé au départ sur la « cosacomane » d'un Kostomarov, orientera vers la conception d'une *Rous'* indivisible au sein de laquelle l'Ukraine, héritière de Kiev, doit œuvrer à la transformation morale de l'Empire. Voir V. I. Šenrok, *P. A. Kuliš, biografičeskij očerok*, Kiev, 1901, et V. Petrov, *P. Kuliš v pjadesjati roky*, Kiev, 1929.

<sup>39</sup> « La seule idée d'écrire une parodie dans la langue de son peuple prouve l'absence de respect pour cette langue », écrira Koulich à propos de l'*Enéide* de Kotliarevski (M. D. Bernštejn, « *Osnova* » i ukraïns'kyj literaturnyj proces kincja 50-kh - 60-kh rokov XIX st., Kiev, 1959, p. 120).

<sup>40</sup> N. Krutikova, *M. V. Hohol' i ukraïns'ka literatura XIX st.*, Kiev, 1952, p. 43.

<sup>41</sup> G. Luckyj, op. cit., p. 195.

A. B.



